

Armando Petrucci, l'histoire du livre et la *New Bibliography*

Roger Chartier

Je remercie Corrado Bologna pour son invitation qui fait souvenir avec émotion d'une série de séminaires que j'ai donnée en 1993 à la Scuola Normale de Pise, invité par Armando Petrucci. J'ai rédigé cette communication en français, ce qui est peut-être une manière de rappeler qu'Armando maîtrisait parfaitement cette langue qu'il parlait et écrivait avec une grande élégance.

Dans le monde universitaire français, Armando Petrucci réussissait l'impossible. Alors que les praticiens de l'érudition paléographique et les chercheurs en sciences sociales vivaient (et vivent encore) dans une réciproque ignorance, son œuvre et sa personne ont été reçues avec le même intérêt par les uns et les par les autres, aussi bien à l'Ecole des Chartes qu'à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Ardent défenseur d'une histoire sociale de l'écrit, revendiquant la référence au marxisme de Gramsci, fortement engagé dans les luttes syndicales et politiques de la cité, son autorité scientifique a forcé le respect des gardiens de la tradition qui, sans doute, ne partageaient guère ses opinions et convictions. A l'inverse, aux historiens des sociétés, obnubilés un temps par les séries et les statistiques et prompts à considérer les disciplines érudites comme de simples auxiliaires il a enseigné la nécessité et même le primat de l'analyse formelle des témoignages écrits. Ils l'ont entendu. Après un article publié dans les *Annales* en 1988¹, son premier livre traduit en français, *Jeux de lettres*, a été édité en 1995 par les Editions de l'Ecole des Hautes Etudes Sciences Sociales². Armando Petrucci a été très présent dans des mondes scientifiques français peu habitués à se côtoyer.

¹ Armando Petrucci, « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *Annales. Economie, Sociétés, Civilisations*, n. 4, 1988, pp. 823-847. Cet article a été republié dans la collection « Tirés à part » des Editions de la Sorbonne en 2019, avec une préface de Charlotte Guichard, « Un texte ouvert. Armando Petrucci de la philologie au *street art* », pp. 5-11.

² Armando Petrucci, *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie*, 11^e-20^e

Ma communication ne sera pas une analyse de son œuvre telle que je l'ai pu l'esquisser dans le texte qui ouvre le numéro de la revue *Litteræ Cælestes* publié en 2018, quelques mois après sa mort qui nous a tous désespérés³. Je voudrais simplement, à partir de ma double expérience, parisienne et philadelphienne, situer cette œuvre magistrale dans ses relations avec l'histoire du livre à la française et les études de la matérialité des textes inspirées par Donald McKenzie.

Dans son discours de réception à l'Académie royale de Belgique en 1996, Armando Petrucci définit son travail en situant la paléographie dans un champ de savoir plus ample, désignée comme une « histoire globale de la culture écrite »⁴. Comme le titre de sa conférence l'indique, il s'agit d'aller « au-delà de la paléographie », telle qu'elle est classiquement définie, en portant l'attention sur les identités sociales de ceux et celles qui écrivent et sur les représentations et les usages de l'écrit. De là, le lien nécessaire entre trois histoires mentionnées dans le titre même de la conférence : d'abord, une *histoire de l'écriture*, « vue comme histoire des formes, des traces et des tracés, des fonctions et des usages, des typologies et des modèles graphiques », donc, une histoire fidèle aux analyses morphologiques et typologiques ; ensuite une *histoire de l'écrit*, « c'est-à-dire des produits écrits dans leur matérialité et leurs processus de production », donc, une histoire des témoignages scripturaux et des conditions sociales ou politiques de leur rédaction ; enfin, une *histoire de l'écrire* « qui étudie et analyse les pratiques, les lieux, les postions, les gestes, la sociabilité des écrivains, leur culture et leur activité concrète à l'intérieur d'une idéologie et d'une politique de l'écriture et de l'écrire »⁵.

Dans l'expression « histoire globale de la culture écrite », l'adjectif « global » a deux significations. La première réunit dans une même perspective de recherche les différentes approches qui, à côté de la paléographie, se sont vouées à l'histoire de la culture écrite : ainsi, l'histoire du livre, l'histoire de l'alphabétisation, l'histoire culturelle. Toutes ont construit des

siècles, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993 (traduction de *La Scrittura. Ideologia e Rappresentazione*, Milan, Einaudi, 1988). Compte rendu par Roger Chartier, « Les aventures de l'écriture », *Le Monde*, 5 novembre 1993.

³ Roger Chartier, « Morphologie et histoire de la culture écrite : Armando Petrucci », *Litteræ Cælestes*, Vol. IX, 2018, pp. 11-28.

⁴ Armando Petrucci, « Au-delà de la paléographie : Histoire de l'écriture, histoire de l'écrit, histoire de l'écrire », *Académie Royale de Belgique, Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques*, Tome 7, n. 1-6, 1996, pp. 123-135.

⁵ *Ibid.*, p. 135.

savoirs utiles, mais aucune n'a saisi la culture écrite dans son ensemble. Elles doivent donc converger dans un projet plus ambitieux, destiné à comprendre les liens étroits, multiples, inégaux, qui situent les pratiques et les produits graphiques d'une société au sein des rapports de domination, des processus de communication et d'administration, et des conditions d'existence qui la caractérisent. « Global » renvoie également à la préférence, parfois explicite, accordée par Armando Petrucci à l'expression « culture graphique ». La « culture graphique » désigne la totalité des supports de l'écrit, non seulement les textes manuscrit et imprimés, mais aussi les écrits gravés sur la pierre, inscrits sur le métal des médailles et des monnaies, ou peints sur les tableaux. La « culture graphique » doit également aller au-delà des textes et inclure les formes non verbales de l'écrit : croquis, figures, plans, cartes.

La paléographie n'est-elle donc plus qu'une discipline parmi d'autres dans le nouveau champ de connaissance ainsi défini ? Peut-être pas. Tout d'abord, elle demeure l'instrument premier d'une démarche qui construit toutes les interprétations à partir des témoignages écrits eux-mêmes. Leur analyse formelle est non seulement la première tâche de la recherche, mais elle est aussi celle qui permet de reconstituer les agents, les lieux, les conditions et les raisons de leur production. La description morphologique est ainsi une interprétation sociale. Dans le texte lu à l'Académie de Belgique, Petrucci déclare : « A mon avis, nous pouvons déceler toutes ces choses ou presque toutes, au moyen d'une analyse formelle (c'est-à-dire paléographique et codicologique) des formes graphiques et des caractéristiques formelles des témoignages écrits choisis pour fonder notre recherche ⁶. « Toutes ces choses » : comprenons, les identités sociales des scripteurs, les fonctions sociales des écrits (livres, documents, lettres, inscriptions, graffiti) et les structures et méthodes des enseignements de l'écriture.

De ce fait, est-on vraiment « au-delà » de la paléographie ? Ou bien plutôt dans une redéfinition de la discipline, muée en une histoire globale de l'écrit, ce qui, pour Petrucci, serait retrouver sa vocation initiale, telle qu'elle fut définie par Giorgio Pasquali et Jean Mallon ? Écoutons le : « la paléographie est surtout – ou devrait être de nouveau – une discipline historique à part entière, qui pose – ou devrait poser – les questions fondamentales propres à une véritable histoire de la culture écrite, concernant les rapports entre la société et l'écriture, entre les écrivains et les lisants, et les autres, les analphabètes, le rôle de médiation culturelle propre aux

⁶ *Ibid.*, p. 133.

semi-analphabètes, les fonctions diversifiées de l'écriture et de l'écrit »⁷. Le parallèle avec la perspective de Donald McKenzie (que Petrucci cite dans la traduction française) est éclairant. Le titre des « *Panizzi Lectures* » de McKenzie suggérerait que la « *sociology of texts* » est située « au-delà » de la « *bibliography* ». Mais, de fait, la bibliographie pouvait bien être cette sociologie des textes si sa définition, ou redéfinition, était celle de « *the discipline that studies texts as recorded forms, and the processes of their transmission, including their production and reception* »⁸. J'avais souligné cette convergence dans un article intitulé « Le sens des formes », publié dans le premier numéro la revue *Liber*, en octobre 1989⁹.

Une telle définition est très proche de celle de la paléographie, comprise par Petrucci, comme la discipline qui étudie les témoignages écrits et les processus de leur transmission, production, et réception. Pourquoi dès lors ne pas penser que l'histoire globale de la culture écrite est, en fait, la paléographie elle-même, dans sa véritable définition, longtemps oubliée lorsque la discipline s'est limitée à la seule histoire des écritures ? C'est, je crois, ce que suggère Attilio Bartoli Langeli dans la préface qu'il a rédigée pour *Promenades au pays de l'écriture*, qui est la traduction française publiée en 2019 de *Prima lezione di paleografia* : « L'analyse des formes graphiques, telle que la pratiquait Petrucci, permet de comprendre les structures sociales, les rapports de pouvoir, les niveaux de culture, la vie quotidienne des hommes et des femmes du passé. Quel savoir technique, quelle "science auxiliaire" pourraient se vanter d'avoir plus de portée que cette paléographie-là ? Une histoire de l'écriture à part entière, qui certes se situe "au-delà de la paléographie", mais que l'on atteint à partir de la paléographie, à travers la paléographie, grâce à la paléographie »¹⁰.

Armando Petrucci était très conscient de la forte convergence de sa pro-

⁷ *Ibid.*, p. 132.

⁸ D. F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, The British Library, The Panizzi Lectures, 1985, 1986, p. 4. Traduction française : *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1991.

⁹ Roger Chartier, « Le sens des formes », *Liber*, en octobre 1989, pp. 8-9. La revue, dirigée par Pierre Bourdieu, était publiée en cinq langues comme supplément à la *Frankfurter Allgemeine*, à *L'Indice*, au *Monde*, à *El País* et au *Times Literary Supplement*.

¹⁰ Attilio Bartoli Langeli, « Préface. Au-delà de la paléographie », in Armando Petrucci, *Promenades au pays de l'écriture*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2019 (traduction du livre d'Armando Petrucci, *Prima lezione di paleografia*, Bari et Rome, Laterza, 2002), pp. 5-14, citation pp. 10-11.

position avec la perspective développée par Donald McKenzie. Il le cite deux fois dans la conférence de Bruxelles de 1996 et il mentionne son travail dans l'entretien qu'il a eu en 2002 avec Antonio Castillo¹¹. Ce constat peut conduire à la question plus générale des relations du travail de Petrucci avec la tradition de la bibliographie matérielle, dominante dans le monde académique de langue anglaise. La réponse a quelque chose d'un paradoxe. Son œuvre est bien connue aux États-Unis. Armando Petrucci y a souvent enseigné, avec les séminaires réguliers de paléographie italienne donnés avec son épouse, Franca Petrucci Nardelli, à la Newberry Library à Chicago entre 1993 et 2005, et comme professeur invité à Ann Arbor en 1991, à Stanford en 1994 et sur la « Chair of Italian Culture » à Berkeley en 2005. Ses livres ont été traduits : *La Scrittura* comme *Public Lettering* en 1993¹² et *Gli Ultime Scritture* comme *Writing the Dead* en 1998¹³. De plus, un recueil d'essais a réuni en 1995 certains de ses articles les plus importants – par exemple, sur le passage du livre unitaire aux miscellanées dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge ou sur l'homologie entre minutes notariales et manuscrits poétiques dans l'Italie du Trecento¹⁴. Son œuvre a sans doute nul doute circulé plus largement en anglais qu'en français, puisque dans le monde francophone n'ont été traduits que deux de ses livres (*Jeux de lettres* et *Promenades au pays de l'écriture*) et qu'aucune anthologie de ses essais n'y a été publiée. Armando Petrucci a donc été très présent sur la scène intellectuelle américaine, non sans conflits d'ailleurs, comme l'attestent en 1973 la lettre démission qu'il adresse l'« American Medieval Academy » pour protester contre les massacres américains au Vietnam¹⁵ ou, dix ans plus tard, son échange polémique avec Anne H. Van Buren dans la *Gazette du Livre Médiéval*¹⁶.

¹¹ « Armando Petrucci : un paseo por los bosques de la escritura. Una entrevista de Antonio Castillo Gómez », *Litterae*, n. 2, 2002, pp. 9-37, p. 29.

¹² Armando Petrucci, *Public Lettering. Script, Power, and Culture*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1993.

¹³ Armando Petrucci, *Writing the Dead. Death and Writing Strategies in the Western Tradition*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

¹⁴ Armando Petrucci, *Writers and Readers in Medieval Italy. Studies in the History of the Written Culture*, New Haven et Londres, Yale University, 1995, « From the Unitary Book to the Miscellany », pp. 1-18, et « Minute, Autograph, Author's Book », pp. 145-168.

¹⁵ Cette lettre a été citée par Luciano Canfora dans sa nécrologie « Morto Armando Petrucci. La scrittura come civiltà », *Corriere della Sera*, 24 avril 2018.

¹⁶ Armando Petrucci, « Du Nouveau Monde... à l'Ancien », et Anne H. Van Buren, « Le

Toutefois, cette forte présence éditoriale ne s'est pas traduite par de fréquentes références ou citations au travail de Petrucci dans les études inspirées par la « *New Bibliography* » ni dans celles consacrées plus récemment à la matérialité des textes. Aux Etats-Unis, jusqu'à une date récente, il est resté, avant tout, un paléographe, spécialiste des écritures italiennes. L'ignorance, fréquente aux Etats-Unis, des autres traditions intellectuelles, même lorsqu'elles sont accessibles en traduction, comme l'attention focalisée sur les états imprimés des œuvres (même si ceux-ci doivent permettre d'identifier le « *copy text* » idéal, à jamais absent, qu'elles ont transmis et trahi) sont les raisons de ce cloisonnement maintenu entre « *bibliography* » et paléographie. Le primat donné par la bibliographie matérielle aux œuvres canoniques de l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles, où très rares sont les manuscrits autographes, n'a pu que renforcer l'indifférence à l'égard des travaux de Petrucci. Aujourd'hui, les nouveaux objets privilégiés par la critique textuelle anglaise et américaine permettent de penser que l'écart se comble et que Petrucci trouver de nouveaux lecteurs. Il en va ainsi avec l'attention portée aux « éditions manuscrites », aux imprimés qui ne sont pas des livres et qui, dans le cas des formulaires, ouvrent leurs espaces blancs aux écritures à la main, ou encore aux livres qui rassemblent plusieurs œuvres, reliées ensemble à la demande de leurs lecteurs. Soit autant de thèmes présents dans son travail.

La rencontre d'Armando Petrucci avec l'histoire du livre à la française, celle de la thèse d'Henri-Jean Martin en 1969 ou celle des deux volumes de *Livre et société au XVIII^e siècle*, publiés en 1965 et 1970, a été plus intense et, dans une certaine mesure, réciproque. Cependant, elle ne fut pas immédiate. C'est seulement en 1977 qu'elle trouva son expression avec la longue préface rédigée par Petrucci pour la traduction italienne du livre fondateur de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*¹⁷ et avec l'inclusion de contributions dues à trois chercheurs français (Geneviève Bollême, François Furet et Henri-Jean Martin) dans une anthologie qu'il a dirigée pour le même éditeur, Laterza¹⁸.

« nouveau monde » répond à l'« ancien » », *Gazette du Livre Médiéval*, n. 3, 1983, pp. 5-8 et n. 5, 1984, pp. 16-18.

¹⁷ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *La nascita del libro*. A cura di Armando Petrucci, Rome et Bari, Laterza, 1977. La préface d'Armando Petrucci, « Per una nuova storia del libro », pp. v-xlviii.

¹⁸ *Libri, editori e pubblico nell' Europa moderna. Guida storica e critica*, a cura di Armando Petrucci, Rome et Bari, Laterza, 1977. Le livre comprend des textes de Henri-

Lodovica Braidà a précisément reconstitué le contexte de publication de la préface de Petrucci¹⁹. A la différence des champions de l'histoire des idées, menés par Franco Venturi et Furio Diaz, Armando Petrucci ne stigmatise pas, loin de là, l'approche sérielle et quantitative de la « nouvelle histoire du livre ». Mais il lui adresse deux critiques. D'une part, elle n'accorde pas une attention suffisante à la matérialité même des livres, à leur typographie, leur mise en page, leur illustration. Pour lui, ces caractéristiques graphiques et matérielles sont pourtant essentielles pour différencier les livres (et les lectures) des classes subalternes de ceux des élites ou des savants. D'autre part, et plus fondamentalement encore, le livre de Febvre et Martin ignore les fortes continuités que la nouvelle technique de reproduction de l'écrit inventée par Gutenberg ne fait aucunement disparaître. Ces continuités sont, tout à la fois, morphologiques (avec la hiérarchie des formats, héritée du monde du livre manuscrit qui distingue le folio scolastique, le quarto humaniste et les petits formats portables), graphiques (les caractères typographiques imitent les écritures manuscrites, gothiques, romaine ou italique) et textuelles puisque l'imprimerie assure la diffusion des répertoires médiévaux, savants ou populaires.

Comme l'a souligné Lodovica Braidà, la critique d'Armando Petrucci est d'autant plus vive que la traduction italienne du livre ne comportait pas l'« Introduction » consacrée au livre médiéval, rédigée par Marcel Thomas, Conservateur au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Cette introduction commençait ainsi : « En tête de cet ouvrage consacré à l'apparition et au développement du livre imprimé, il a semblé nécessaire de rappeler brièvement ce que fut dans le monde occidental le livre manuscrit qui, durant des siècles, fut l'unique instrument de diffusion de la pensée écrite »²⁰. Ce chapitre introductif, consacré à la période comprise entre la mi-XIII^e siècle et la fin du XV^e siècle, mettait l'accent sur plusieurs innovations fondamentales à l'âge du manuscrit : l'utilisa-

Jean Martin, « La circolazione del libro in Europa ed il ruolo de Parigi nella prima metà del Seicento », pp. 105-160, de François Furet, « La *librairie* del regno di Francia nel XVIII secolo », pp. 161-202, et Geneviève Bollème, « Letteratura popolare e commercio ambulante del libro nel XVIII secolo », pp. 203-247.

¹⁹ Lodovica Braidà, « La réception d'Henri-Jean Martin en Italie. La médiation d'Armando Petrucci », *Histoire et civilisation du livre*, XVI, 2020, pp. 75-85.

²⁰ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, Avec le concours d'Anne Basanoff, Henri-Bernard Maître, Moché Catane, Marie-Robert Guignard et Marcel Thomas, Préface de Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel (1958), 1999, p. 17.

tion croissante du papier, le système de la « *pecia* » inventé par les libraires de l'université, le rôle du mécénat princier et aristocratique dans la diffusion des œuvres en langue vulgaire, ou encore l'accroissement du public des lecteurs. Si le texte n'insistait guère sur les continuités existant entre le manuscrit et l'imprimé, il renvoyait, néanmoins, à la tension fondamentale qui habite tout l'ouvrage. Pour Lucien Febvre, le livre est le livre imprimé, et seulement lui. D'où, le titre (d'ailleurs respecté dans la traduction italienne en dépit de la préface de Petrucci) : le livre « apparaît » ou « naît » avec Gutenberg. D'où, les formules tranchantes de Febvre dans sa « Préface » : « Le Livre ce nouveau venu au sein des sociétés occidentales ; le Livre qui a commencé sa carrière au milieu du XVe siècle ». D'où la définition de l'objet même de l'ouvrage, à savoir « « étudier l'action culturelle et l'influence du livre pendant les trois cents premières années de son existence »²¹.

Les réticences tacites d'Henri-Martin, alors encore élève de l'Ecole des Chartes, trouvent un écho dans son insistance sur le rôle conservateur de l'imprimé, en particulier en ce qui concerne la diffusion des savoirs aux XVe et XVIe siècles : « Ainsi, l'imprimerie facilita sans doute dans certains domaines le travail des savants. Mais, au total, on peut penser qu'elle ne contribua nullement à hâter l'adoption de théories ou de connaissances nouvelles. Au contraire, vulgarisant certaines notions depuis longtemps acquises, enracinant de vieux préjugés – ou des erreurs séduisantes – elle semble avoir opposé une force d'inertie à bien des nouveautés. On fait très souvent confiance à l'autorité de la tradition, sans tenir compte des découvertes contemporaines »²². Les diagnostics quant à l'importance de l'imprimerie pour la diffusion de l'Humanisme (mais seulement après 1520) et celle de la Réforme font une part meilleure à la capacité créatrice de la nouvelle technique, « ce ferment », comme le voulait Lucien Febvre. Demeure, toutefois, l'accent mis sur le rôle de l'imprimerie dans la reproduction des genres anciens : corpus juridiques, chroniques historiques, romans de chevalerie.

En un certain sens, écrit avec et pour Lucien Febvre, *L'Apparition du livre* l'est aussi contre lui puisque Henri-Jean Martin s'efforce de montrer que, bien sûr, il y a eu des livres avant Gutenberg et que la nouvelle technique a produit, tout à la fois, des innovations formelles et des continuités textuelles. Armando Petrucci a sans doute été plus sensible aux déclara-

²¹ *Ibid.*, p. 12 et p. 14.

²² *Ibid.*, p. 386.

tions péremptoires de Lucien Febvre sur la « naissance » du Livre (avec un L majuscule) qu'aux analyses de Martin, plus proches peut-être qu'il ne le pensait de ses propres perspectives (même si, il est vrai, elles sous-estimaient les permanences morphologique et typologiques de la culture de l'écrit à la main).

Armando Petrucci reviendra sur ces permanences dans l'article des *Annali* de 1988 en soulignant le contraste entre, d'une part, les continuités morphologiques entre manuscrit et imprimé (« il est indéniable qu'au XVe siècle, la production des livres manuscrits et celle des imprimés sont très étroitement liées et que les incunables ont imité le modèle, la structure, les formats, les systèmes de mise en page, les typologies graphiques, bref toutes les caractéristiques du livre manuscrit contemporain »)²³ et, d'autre part, la profonde discontinuité qui sépare le monde des copistes, tant les copistes humanistes de métier que les copistes des textes en langue vulgaire, moins professionnels, et celui des prototypographes, artisans « mécaniques » en quête de commanditaires et de financement.

En 1977, la « nouvelle histoire du livre » salué par Petrucci ne pouvait être qu'une des composante d'un projet plus ambitieux : celui d'une histoire de la culture écrite, saisissant dans une même perspective analytique les témoignages écrits, les compétences des écrivains, les pratiques de l'écriture et les idéologies de l'écrit. Les actes fondateurs en furent la tenue du Congrès *Alfabetismo e cultura scritta nella storia della società italiana* à Pérouse²⁴ et la création de la revue *Scrittura e Civiltà*. Le dernier paragraphe de la « Présentation » qui ouvre son premier numéro contient une citation de François Furet extraite de *Livre et Société dans la France du XVIIIe siècle* et indique que la revue s'adresse, non pas aux seuls paléographes, mais à tous ceux qui ont pour objet d'intérêt les témoignages graphiques du passé²⁵. Vingt-cinq numéros furent publiés entre 1977 et 2001, date à laquelle Armando Petrucci décida d'arrêter la revue qui, en devenant une institution respectable, risquait de perdre l'énergie rénovatrice de ses commencements.

La « dissociation fonctionnelle » entre lecture et écriture a été un thème

²³ Armando Petrucci, « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *art. cit.*, p. 825.

²⁴ *Alfabetismo e cultura scritta nella storia della società italiana*. Atti del Seminario tenutosi a Perugia il 29-30 marzo 1977, Pérouse, Università degli Studi, 1977. Dix contributions furent publiées dans *Quaderni Storici*, Vol. 13, n. 38, 1978.

²⁵ « Presentazione », *Scrittura e Civiltà*, I, 1977, pp. 5-7

constant du travail d'Armando Petrucci. La trajectoire médiévale, qui conduit du copier sans lire à l'écrire pour lire, donne un cadre solide à une histoire des lectures. Mais la difficulté subsiste. À la différence des pratiques de l'écriture, déchiffrables à partir des traces inscrites sur le papyrus, le parchemin, le papier ou la pierre, les lectures ne sont pas productrices d'archives. Comment les saisir ? Sûrement pas, pense Petrucci, à partir des indices d'alphabétisation construits par les comptages des signatures, une méthode privilégiée par les études quantitatives menées en France et en Angleterre²⁶. Demeurent deux possibilités.

La première consiste à recueillir les écrits laissés par les lecteurs dans les livres qu'ils ont lus²⁷. Comme le suggère Petrucci, l'étude de ces annotations, longtemps réservée aux lecteurs illustres, souvent écrivains eux-mêmes, peut s'appliquer aussi aux lecteurs populaires. La proposition inspirera les multiples travaux consacrés aux « *marginalia* », rencontrées dans les livres tant manuscrits qu'imprimés. La seconde possibilité est donnée par l'analyse des dispositifs graphiques eux-mêmes (types d'écriture, formats des objets écrits, distribution du texte sur les pages, structure même du livre) qui indiquent les lectures supposées ou espérées. Matérialité du livre et modèles de lecture sont ainsi étroitement liés, soit parce que de nouveaux modes de lecture sont rendus possibles, ou nécessaires, par un nouveau genre de livre, soit parce que de nouvelles attentes de lecture imposent une nouvelle typologie des productions écrites.

Construite à partir des témoignages écrits eux-mêmes, l'histoire de la lecture telle que la définit Armando Petrucci associe morphologie et histoire sociale. Elle doit dessiner les temporalités et les modalités de la diffusion de la culture écrite et mesurer avec justesse les effets de la reproduction mécanique des textes²⁸. Elle a été le socle puissant de tous les travaux consacrés en Italie et en France à l'histoire longue de la lecture.

Il est peu de savants qui ont transformé une discipline canonique, forte d'une longue histoire, en un champ de recherche radicalement neuf. Armando Petrucci fut l'un d'eux. C'est la raison pour laquelle, au commencement de la leçon qui inaugurerait la première chaire du Collège de France

²⁶ Armando Petrucci, « Per la storia dell'alfabetismo e della cultura scritta : metodi – materiali – quesiti », *art. cit.*, p. 460.

²⁷ *Ibid.*, p. 461.

²⁸ Armando Petrucci, « Conclusion. L'écriture manuscrite et l'imprimerie : rupture ou continuité ? », in *L'écriture : le cerveau, l'œil et la main*, Edité par Colette Sirat, Jean Irigoin et Emmanuel Poulle, *Bibliologia*, 190, 1990, pp. 411-421.

consacrée à l'histoire de la culture écrite à l'époque moderne, j'ai voulu dire ma dette et ma reconnaissance à l'égard de son travail²⁹. En portant l'attention sur la totalité des productions et des pratiques de l'écrit, dans une société donnée ou dans la longue durée, Armande Petrucci a brisé les cloisonnements hérités des traditions disciplinaires : entre culture du manuscrit et culture de l'imprimé, entre les écrits ordinaires et les œuvres littéraires, entre l'histoire des écritures et celle des lectures. Son travail a montré que, loin de s'exclure, la description morphologique et l'analyse sociale et politique sont nécessairement liées. Mais il nous a appris plus que cela. Son engagement militant dans les débats publics n'a jamais séparé la connaissance et la cité, l'érudition et la critique³⁰. C'est là la première leçon de la paléographie telle qu'il l'entendait et la pratiquait.

²⁹ Roger Chartier, *Ecouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France et Fayard, 2008.

³⁰ Armando Petrucci et Giulia Barone, *Primo: non leggere. Biblioteche e pubblica lettura in Italia dal 1861 ai nostri giorni*, Milan, Mazzotta, 1976, et Armando Petrucci et Franca Petrucci Nardelli, *Scrivere e no. Politiche della scrittura e analfabetismo nel mondo d'oggi*, Rome, Editori Riuniti, 1987.